JUBILATION SICILIENNE



Un roman mérite le qualificatif de «grand» quand il vous emporte. D'autant plus dur est alors, après la dernière page, le retour à notre propre réalité. Pareille épopée est promise à qui se plonge dans le dernier ouvrage de Goliarda Sapienza. Sa parution en Italie avait été pénible et longtemps renvoyée. Sa traduction française suscite l'enthousiasme de la critique.

La matière est riche et puissante d'évocation. C'est l'histoire d'une femme nommée Modesta. Née le 1er janvier 1900 dans la campagne sicilienne, elle traverse quasiment tout le XXe siècle, au gré des aléas sociaux et politiques de son île. D'une famille très pauvre, elle est, au seuil de l'adolescence, placée en couvent par sa mère. Son noviciat accompli, elle est appelée à devenir religieuse. Ce n'est ni son destin, ni sa vocation. Elle sortira dès lors de cette expérience avec un ressentiment tenace contre la religion catholique.

Grâce à la complicité intéressée de la sœur supérieure, elle échappe au couvent, et rejoint, près de Catane, une famille de la petite noblesse terrienne. Elle y tiendra compagnie à une jeune fille. Sa forte personnalité l'impose peu à peu dans ce milieu où se déroulera dès lors sa vie. Suite à un mariage avec le fils de la maison, par ailleurs simple d'esprit et tenu à l'écart, elle acquiert la qualité et le titre de «princesse». Elle devient le pivot d'une saga où s'entremêlent les générations, des filiations complexes et un grand nombre de personnages. En arrière-fond monte le fascisme, contré par l'opposition des communistes et des anarchistes. Avec ces derniers, Modesta entretiendra une certaine complicité. Qui lui vaudra d'être emprisonnée pendant la guerre et jusqu'à la libération de la Sicile. Ces péripéties forment le tissu sur lequel Goliarda Sapienza inscrit un talent exceptionnel d'écrivain. Elle évoque admirablement les paysages de la Sicile, la fascination de la mer, la force d'une population très contrastée. Elle privilégie le rôle des femmes, soucieuses d'affirmer leur libération des carcans imposés par la société et la religion. Modesta est emblématique de cette liberté que doivent revendiquer les femmes pour leurs engagements personnels, familiaux et politiques, pour leurs corps aussi. Sa vie amoureuse et libertaire est décrite avec un réalisme qui surprendra certains. Elle est aussi une composante essentielle de la joie avec laquelle l'auteur veut voir son héroïne affronter les aléas de l'existence.

Goliarda Sapienza est morte en 1996, juste avant la parution du livre majeur de son œuvre. Elle l'avait porté en elle pendant des décennies. Sans être une autobiographie, il est empli de son vécu sicilien et de ses propres aspirations à la liberté et à la joie.

Michel de Montmollin ■

Goliarda Sapienza, *L'art de la joie,* Ed. *Viviane Hamy*

UN SEUL JOUR AURAIT SUFFI...



A de rares exceptions près, les trop fameux Prix littéraires ne sont pas, selon l'expression populaire, ma tasse de thé. Ils transpirent la combine, et je les trouve aussi ronflants et pédants que la plupart des vernissages d'expositions guindées où, histoire de relations sociales, il est bien de se montrer. Mais quand vous avez acheté le nouveau *Goncourt* avant que celui-ci ne soit «couronné», il serait déplacé de ne pas le lire.

J'ai donc, non sans une certaine méfiance survenue après-coup, entendez après le bastringue médiatique découlant de la nomination, j'ai donc plongé dans *«Trois jours chez ma mère»* de François Weyergans. Lequel, sur la base de la dizaine de romans publiés qui forment son œuvre antérieure, garantit une qualité de style que personne ne saurait lui nier, et qui lui vaut habituellement une critique élogieuse dans les sphères où l'on «fait» les écrivains et où il est d'aussi bon ton d'aimer Weyergans que, depuis peu, retournement de veste exigé par la mode, de dénigrer le prétendument dépressif sieur Houellebecq.

Ce *«Trois jours...»* donc s'apparente à un... sandwich! Dans lequel un petit tiers du livre, petit tiers divisé en deux, composerait deux tranches d'un pain exquis, plein de saveur poétique et de finesse de sentiment. En d'autres termes, cela décolle et atterrit bien. Mais entre-deux, dans ce qui est censé conférer le goût dominant audit sandwich, que de remplissage sans queue (quoique!) ni tête, que de gratuité, d'errance, de fadeur. Un concentré d'élans avortés, de spleen et de tergiversations sans intérêt pour décrire la virilité encore performante d'un sexagénaire angoissé et un rien pathétique. *«Un roman sur l'absence d'inspiration»*, ont clamé les inconditionnels de l'auteur belge, discernant dans ce bouquin des éclairs de génie. Ouais!... Un mode d'emploi aurait été utile pour les apprécier. Certes, un récit à tiroirs assez astucieux et réussi brouille de façon amusante le lecteur qui ne parvient jamais à distinguer la réalité de la fiction, mais pour le reste, cela sent l'écriture automatique - thérapeutique? -, d'un romancier à la peine qui n'a pas grand-chose à dire et... qui le dit de long en large! Pour le cachet, à l'instar d'un des «héros» du livre? Ce n'est pas exclu...

Total: cette «soupe» finit par vous avoir un petit côté Godard, du Godard qui vous fait sourire... puis rapidement bailler. Songer qu'une des plus illustres distinctions littéraires est venue récompenser ce brouet vous donne envie de redécouvrir des classiques.

Laurent Borel ■

François Weyergans, *Trois jours chez ma mère*, Ed. *Grasset*